

4. Oct. 1971

EXPOSITIONS

Le marché aux puces de l'art moderne

Les jeunes artistes ont le vent en poupe cet automne. La semaine dernière, le ministre des Affaires culturelles, M. Jacques Duhamel, lançait le principe d'une aide de l'Etat à la première exposition — initiative importante dans la mesure où elle pourrait contribuer à résoudre un des problèmes majeurs des débutants. Cependant, au Parc floral de Vincennes, la Biennale de Paris accueille, jusqu'à la fin du mois, près de cinq cents jeunes — barbus et chevelus — représentant quarante-huit pays.

Le geste le plus poétique revient à l'Argentin Nicolas Uriburu, qui a coloré en vert la fontaine et le bassin du lac. L'ensemble est une sorte de marché aux puces de l'art moderne. Contestable et contesté. Le jour du vernissage, le groupe Supports/Surface et Alain Kirili distribuèrent des tracts dénonçant la mascarade avant-gardiste... Il est facile de dénigrer. Mais les excès ne sont que des caricatures enflées du pop art et de l'art d'environnement. Les points forts résident dans ce qu'on voit le moins : l'art conceptuel, l'hyperréalisme.

Un objet. Copiée sur la Biennale de Venise, la manifestation n'était jusqu'ici que la réunion incohérente d'œuvres reflétant seulement la bonne volonté plus ou moins ignorante des cinquante commissaires nationaux chargés de la sélection.

Aujourd'hui, malgré sa réglementation désuète et ses faibles moyens financiers, la Biennale de Paris a voulu prendre exemple sur l'exposition Documenta de Kassel et fixer des lignes directrices. Il y a la section Intervention, groupant des artistes qui cherchent à transformer l'environnement. La section Envoi, consacrée à des événements esthétiques confidentiels, qui sont diffusés par la poste. Les hyperréalistes mettent en lumière un retour en masse à une peinture photographique, froide et anonyme.

Plus nouvelle, la section d'Art conceptuel. Les salles sont austères : des feuillets dactylographiés collés au mur, parfois un objet très simple, accompagné d'une longue description en caractères minuscules. Ou l'agrandissement photographique d'une définition tirée d'un dictionnaire.

Dans l'art conceptuel, le matériau de base est le mot. Pourtant, il s'agit non de littérature ni de poésie, mais d'une sorte de réflexion linguistique sur l'art. Certaines descriptions conceptuelles ont des allures de charades : « Il change tout le temps. Il a un ordre. Il n'a pas de place spécifique... », propose Robert Barry. Il s'agit là de définir non pas une œuvre, mais toutes celles qui ont les mêmes caractéristiques.



NICOLAS URIBURU.
Contestable et contesté.



LES TROIS MONTRES
DE JOSEPH KOSUTH.



« L'ILLUMINÉ »
DE BENY VON MOOS.

Des limites. Le représentant le plus sérieux de l'art conceptuel est l'Américain Joseph Kosuth, qui expose trois montres indiquant des heures différentes. Sans texte à l'appui.

Antispectaculaire à la limite, ennuyeux comme la mort, l'art conceptuel est intéressant dans la mesure où il tente de changer le cours de l'art, de court-circuiter l'objet esthétique et surtout commercial. La Biennale de Paris permet de réfléchir à ses limites et à ses possibilités. A condition d'aimer lire debout, face à un mur, des textes sévères. A l'avance, les myopes, eux, sont exclus.

OTTO HAHN ■